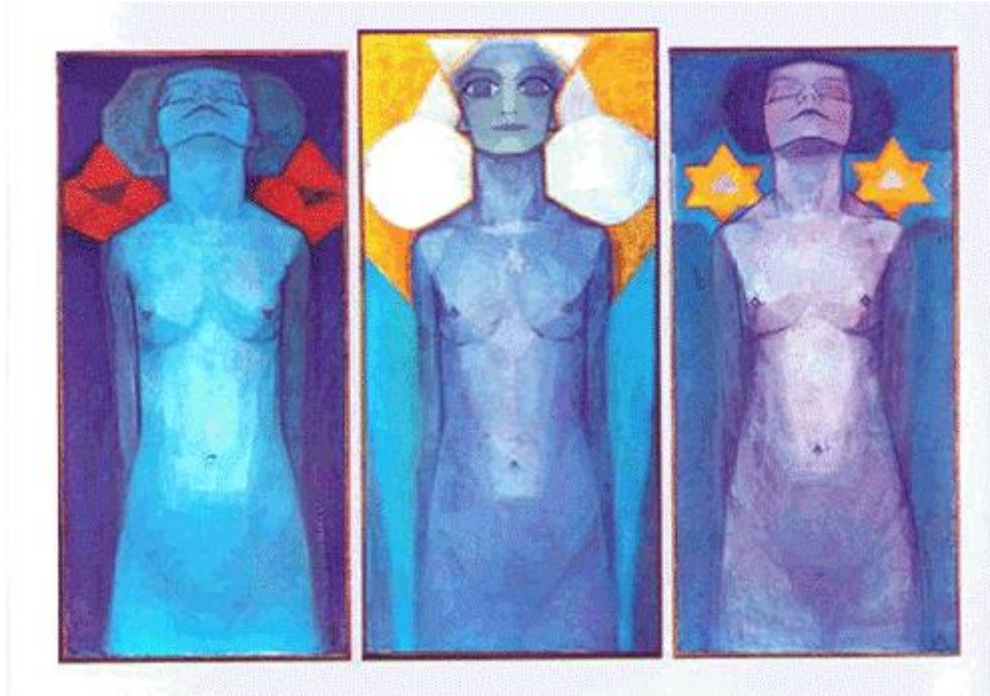
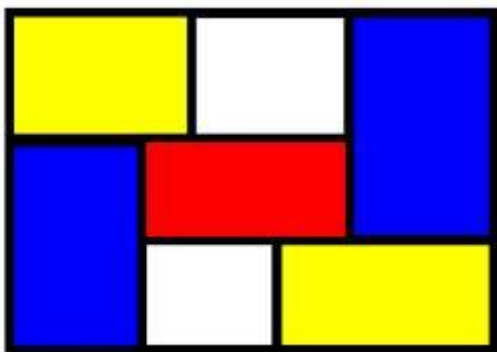


Il est intéressant de voir l'évolution de Mondrian. Comme Picasso, il savait parfaitement peindre de façon classique et était plutôt symboliste : lire le paragraphe qui lui est consacré dans l'article suivant http://www.agora-erasmus.be/Le-probleme-du-Symbolisme-voyage-insolite-aux-origines-de-l-Art-moderne_04499



Piet Mondrian, *Evolution*, 1910, Gemeentemuseum, La Haye, Pays-Bas.

Au fil du temps et du resserrement monomaniacal, cela mène à des choses comme ça :



Notons déjà l'absence du vert dans le premier : rouge, jaune, bleu, blanc et noir. Le vert est perçu comme le végétal par Baudelaire dans *Rêve Parisien* :

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Le vert, couleur de la Nature, de l'espoir, est perçu comme celle de la débauche, de l'impureté par Mondrian. Celui-ci adorait pourtant le jazz et il ne connaissait même pas d'autres musiques. Il adorait

les contorsions lascives et erotico-hystériques de Joséphine Baker. Il s'imaginait en représenter le rythme dans ses toiles. C'est typique de l'imprégnation par un puritanisme calviniste qui a marqué les pays du Nord. Il passait ses nuits dans des boîtes parisiennes où l'on jouait du Jazz. Plus tard, Louis Armstrong fut pour lui une épiphanie.

La femme au centre symbolise l'élan vers la spiritualité. Elle est la seule à avoir les yeux ouverts. Ces toiles ayant eu l'honneur de figurer dans l'exposition sur l'Art Dégénéré organisée par les nazis en 1937, Mondrian a fui Paris et s'est exilé à New-York où il ne s'est jamais senti aussi heureux. Les gratte-ciels le comblaient de bonheur et il y voyait la matérialisation des abstractions cubiques et de ses aspirations géométriques dépouillées. Il n'a obtenu la reconnaissance que peu de temps avant sa mort et sa dernière toile représente, comme vu de la hauteur d'un gratte-ciel, le quadrillage des axes du trafic ponctués de taches rectangulaires jaunes figurant les taxis.

Il a gardé le cap contre vents et marées, convaincu d'avoir raison. Non pas d'être le seul à avoir raison, mais que seuls ceux qui font de l'art comme le sien ont raison et que tous les autres ont tort, nous tirent en arrière au lieu d'aller de l'avant. Ces carnets sont constellés de formules impératives, dénotant un foi de fanatique : « Il faut que l'Art », « L'Art doit »...

Dans la dèche à Paris, et après l'échec total de ses expositions, les moqueries de la critique, il failli pourtant renoncer à son Art et s'échapper du carcan monomaniacal qui à la fois le contraignait et le soutenait. Il avait confié à un ami qu'il avait sérieusement envisagé de laisser tomber la peinture pour devenir... garçon de café !

Tiens, tiens ! Un homme si farouchement convaincu d'avoir raison contre tout le monde, se laisse pourtant décourager par l'échec, ou du moins a failli se laisser décourager, se laisser détourner de sa voie. Il n'y a eu que moi seul pour me détourner de ma voie qu'était l'écriture, avant que je ne me lance dans l'informatique. C'est le mal-être en relation avec l'écriture qui m'a détourné de l'écriture et pas un facteur extérieur, certainement pas l'opinion d'autrui. Mais nous ne pouvons pas juger. Mondrian avait sans doute déjà atteint le sommet épuré de son Art, le bout de son expérience ; il pouvait donc décider de ne pas continuer, de ne pas en faire plus uniquement pour marquer le monde de son empreinte, de celle de son Art (ce qui est la même chose, l'artiste étant son art). Ce n'était pas encore vraiment mon cas avec l'écriture, bien que je fusse déjà très loin.

Mondrian vivait dans son art. Son misérable appartement à Paris n'était pas seulement tapissé de ses toiles, mais peint comme ses toiles et était meublé avec des formes de la même couleur que dans ses toiles. La nuit, il sortait pour s'encanailler dans des boîtes de jazz et ne rentrait qu'au petit matin. Mais il ne percevait pas cela comme un encanaillement, une diversion par rapport à sa monomanie picturale. Il y voyait au contraire une autre manière de retrouver son art, ses couleurs et ses rythmes. Voyait-il les trompettistes, les danseuses bouger comme à travers un vitrail composé de ses toiles ? J'en doute. Ces sorties, ces immersions nocturnes parmi les corps mobiles et suants dans les fanfares allègres de la négritude, représentaient une échappée par rapport à son enfermement monomaniacal et desserrait son carcan calviniste sublimé en abstraction picturale. De cette rencontre des contraires se dégagait certainement une harmonie, et la boisson (sans qu'il versât dans l'alcoolisme à ma connaissance), les suées tropicales dans les caves enfumées irriguaient son inspiration avec de nouveaux éléments, apportant un matériau chaotique qui serait épuré et réordonné dans ces rectangles rouges, jaunes et bleus. Quelle nuit se cache dans les interstices noirs des couleurs primaires ? Quel aube dans les zones blanches ? Ainsi, rentrait-il seul dans le silence froid du petit matin blanc, après s'être extirpé des antres torrides et trompetant. Et s'il lui arrivait de ramener une femme, aucune ne pouvait supporter de vivre entre ses murs, au milieu de ses meubles, dans une toile de Mondrian.

